

« SI JE NE TE LAVE PAS, TU N'AS PAS DE PART AVEC MOI »

Sur Jean XIII, 1-17

(1) Avant la fête de la Pâque, sachant qu'était venue son heure de passer de ce monde vers le Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin ? (2) Et pendant un dîner, alors que déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, (fils) de Simon, le dessein de le livrer, (3) (Jésus), sachant que le Père lui a tout remis dans les mains, et qu'il est venu de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, (4) se lève de table, dépose ses vêtements et, prenant un linge, il le noue à sa ceinture. (5) Ensuite il verse de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge noué à la ceinture. (6) Il vient donc vers Simon-Pierre, qui lui dit : « Toi, Seigneur, me laver les pieds ! » (7) Jésus répondit et lui dit : « Ce que moi je fais, toi, tu ne le sais pas à présent, mais tu comprendras par la suite. » (8) Pierre lui dit : « Non, jamais tu ne me laveras les pieds ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'as point de part avec moi. » (9) Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, non seulement mes pieds, mais encore les mains et la tête. » (10) Jésus lui dit : « Celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver, mais il est pur tout entier. Vous aussi, vous êtes purs, mais non pas tous. » (11) Il connaissait en effet celui qui le livrait ; voilà pourquoi il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. » (12) Lors donc qu'il leur eut lavé les pieds et qu'il eut repris ses vêtements et se fut remis à table, il leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? (13) Vous m'appelez, vous : Maître et Seigneur, et vous dites bien ; je le suis en effet. (14) Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. (15) Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que, comme moi je vous ai fait, vous fassiez vous aussi. (16) En vérité, en vérité je vous le dis : L'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. (17) Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites ! »

(Traduction Osty-Trinquet, 1973, très légèrement modifiée)

(1) *Avant la fête de la Pâque, sachant qu'était venue son heure de passer de ce monde vers le Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.*

Quoi qu'il soit de la signification du nom de *Pâque*, *Jésus* vit l'événement festif comme un achèvement et une transition, comme un passage *de ce monde vers le Père*. Or, il fait en sorte que cet événement soit caractérisé essentiellement par l'amour qu'il a toujours montré pour les *siens*. Bien plus : il faut sans doute entendre que sa conduite, la dernière qu'il puisse adopter, est encore et, plus que d'autres, s'il se peut, inspirée, elle aussi, par cet amour et pousse celui-ci à son extrême. L'amour est ainsi, pour *Jésus*, son ultime façon d'exister dans le temps, et cette ultime façon est la continuation, voire le point culminant d'une conduite qui fut toujours la sienne.

Ainsi donc dans le temps, il n'y a pas seulement des moments et des dates qui se succèdent : il y a aussi un terme, l'interruption de tout calendrier, la *fin* même de toute existence temporelle. Mais cette terminaison est encore une certaine *heure* dans le cours du temps et elle possède une qualification singulière. En effet, cette *heure* ne constitue pas seulement un achèvement du temps dans le temps lui-même : elle y est un passage, une *Pâque*, mais non plus du temps au temps : du temps à autre chose que le temps, autre chose même que le *monde*. Or, cette autre chose que le temps et que le *monde* est ici personnalisée : elle reçoit le nom de *Père*.

Au reste, de cette autre chose que le temps, c'est-à-dire du *Père*, l'expérience se produit et a lieu déjà en ce *monde*, où elle s'anticipe. Elle y porte le nom d'amour. Ainsi donc, le *monde*, même si l'expérience qu'on en fait comporte une *fin*, n'est pas de soi allergique à l'amour : celui-ci peut lui être présent, tandis qu'il dure, à la façon d'un chemin sur lequel on avance.

Ainsi donc *Jésus*, existant dans le temps, a-t-il *aimé les siens qui étaient dans le monde*. C'est bien pourquoi l'approche de la *fin* de son existence temporelle, loin de suspendre son amour pour les *siens*, lui donne plutôt l'occasion de pousser celui-ci jusqu'au bout, c'est-à-dire, comme on l'a déjà suggéré, tout à la fois, jusqu'à l'interruption de la présence de *Jésus* dans le temps mais aussi, et surtout, jusqu'à la forme achevée que cet amour peut recevoir dans le temps lui-même, dès ce *monde*.

Autrement dit, à l'*heure* où il quitte le temps, *Jésus* peut montrer sous quelle forme, dans le temps lui-même, aussi longtemps que court celui-ci, l'amour peut déjà exister, et exister sans reste, intégralement, et cette forme est celle-là même sous laquelle il a lui-même existé et existe encore. Or, c'est cette forme de l'amour, parfaite et, néanmoins, compatible, si l'on peut dire, avec le temps lui-même, que *Jésus* va manifester par la conduite qu'il va tenir et par les propos qui commenteront cette conduite.

II

(2) *Et pendant un dîner, alors que déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, (fils) de Simon, le dessein de le livrer, (3) (Jésus), sachant que le Père lui a tout remis dans les mains, et qu'il est venu de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, (4) se lève de table, dépose ses vêtements et, prenant un linge, il le noue à sa ceinture.*

La forme parfaite de l'amour, *Jésus* la rend présente par le comportement qu'il adopte. Or celui-ci, prend une signification singulière du fait que cet extrême du temps vécu par *Jésus* est décrit comme le moment critique d'un conflit entre deux instances contraires, l'une, nommée diabolique, tandis que l'autre est tenue pour divine.

Ces deux instances ont ceci de commun, formellement en quelque sorte, de consister en une certaine conduite.

D'un côté, du fait du *diable, dans le cœur de Judas Iscariote*, il y a le dessein de livrer *Jésus* ou, pour parler familièrement, de se débarrasser de lui, de l'expédier. Le *diable* apparaît ainsi comme celui qui divise, qui coupe et qui sépare.

D'un autre côté, du fait du *Père*, mais cette fois en *Jésus* lui-même, il y a un certain savoir, marqué par la confiance, - et ce savoir porte sur ce qui est en train d'arriver, sur la conduite qu'il a la possibilité d'adopter : *sachant que le Père lui a tout remis dans les mains, et qu'il est venu de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu*. Ainsi, à la différence du *diable*, qui produit de la rupture, le *Père* apparaît-il comme celui qui assure une continuité. En s'en allant vers *Dieu*, mais sans se confondre purement et simplement avec lui, *Jésus* ne rejoint donc pas quelqu'un qui lui serait étranger.

Ainsi, face à face, d'une certaine manière, s'opposent deux manières d'être, deux façons d'exister.

Or, le lecteur ne peut manquer de se demander si et comment le dessein diabolique sera déjoué par celui qui possède le savoir divin. Aussi n'est-il pas peu surpris quand il apprend non seulement que tout va se jouer *pendant un dîner* mais surtout que *Jésus*, interrompant celui-ci, *se lève de table, dépose ses vêtements et, prenant un linge, ...le noue à sa ceinture*.

Pourquoi le repas, moment significatif, s'il en est, du rassemblement et de la convivialité, est-il ainsi suspendu ? Pourquoi *Jésus* se dépouille-t-il lui-même de la condition de participant ou d'invité, jusqu'à en abandonner les insignes, jusqu'à revêtir les marques de la domesticité et à s'enfermer, pour ainsi dire, dans l'état d'un subalterne ? Et à quel autre statut passe-t-il ainsi ?

Ces questions ne perdent rien de leur force et de leur gravité du fait que le lecteur n'ignore pas, comme on l'a noté, la connaissance qu'a *Jésus* des dispositions du *Père* à son égard. Elles en deviendraient plutôt plus insoutenables. En effet, s'il y a, si l'on ose dire, une telle connivence entre *Jésus* et le *Père*, la trahison de *Judas* comme le dépouillement de *Jésus*

n'ont-ils d'autre vérité que celle d'une représentation théâtrale, d'un spectacle édifiant pour impressionner le spectateur ? Bref, quelle est la vérité d'une telle situation ?

III

(5) Ensuite il verse de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge noué à sa ceinture.

Par le fait, tout se passe comme si la commensalité de *Jésus* avec ses *disciples* avait été précipitée, comme si elle était venue trop tôt et qu'il fallût revenir en arrière, en deçà d'elle en quelque façon. Pourquoi donc ? Mais parce que cette convivialité ne serait encore qu'un masque qu'il fallait faire tomber pour lui substituer la vision de la réalité. Ainsi, bien loin de jouer un rôle, *Jésus* adopterait-il la conduite qui s'impose à quiconque ne supporte de vivre dans l'illusion ou dans le mensonge.

Plutôt que de poursuivre dans de telles conditions la célébration d'un rassemblement, la réunion festive de plusieurs ensemble avec lui, *Jésus* s'engage donc dans la fonction de quelqu'un qui nettoie, et il ne rejoint ceux qui sont avec lui que pour leur rendre à chacun une intégrité ou, plus élémentairement encore, une propreté qu'ils auraient perdue. Il ne les approche que pour leur restituer une dignité corporelle dont l'absence les souille et les empêche de se présenter dignement. On dirait qu'ils ont besoin, avant tout, d'être assainis, soignés.

Quant à lui, en se conduisant comme il le fait, il se place lui-même délibérément et effectivement dans une condition ancillaire. Il en prend tous les dehors, non seulement en s'appliquant aux gestes qu'on vient de rappeler mais encore en exhibant, tel un uniforme qui le distinguerait et permettrait de l'identifier dans sa fonction, *le linge noué à sa ceinture* : on n'aura pas manqué d'observer que cette même formule vient par deux fois en deux versets qui se suivent !

IV

(6) Il vient donc vers Simon-Pierre, qui lui dit : « Toi, Seigneur, me laver les pieds ! » (7) Jésus répondit et lui dit : « Ce que moi je fais, toi, tu ne le sais pas à présent, mais tu comprendras dans la suite. »

Simon-Pierre est étonné de donner à *Jésus*, comme il le fait ici même sans hésiter, le nom de *Seigneur* et, dans le même temps, de devoir accepter que ce *Seigneur* s'apprête à lui *laver les pieds*. Ceci, lui semble-t-il, est en contradiction avec cela. Tel est le sens de l'exclamation qu'il adresse à *Jésus*.

Or, la réponse de *Jésus* est, au sens le plus propre de ce terme, dilatoire. Sans doute, à *présent*, *Simon-Pierre* ne dispose pas du savoir qui lui permettrait d'accepter ce geste et d'en comprendre la portée. En d'autres termes, il faut qu'il soit d'abord posé par *Jésus* dans sa signification - et accepté alors, sinon subi, par *Pierre* - pour que celui-ci en découvre la vérité, une fois venu le moment. Cette vérité, tel un fait qui se produit dans le temps de l'histoire, est donc encore à venir. Mais cet avenir lui-même n'existerait même pas si, déjà, à *présent*, ce geste ne se produisait pas, s'il n'avait pas lieu, à strictement parler, et si ce lieu n'était pas le corps même de *Pierre*. Or, c'est une telle intelligence du temps et du lieu que *Pierre* va d'abord énergiquement refuser, avant de l'accepter sans toutefois en pénétrer encore toute la portée.

D'où provient donc la difficulté éprouvée par *Pierre*, une difficulté sans doute, pour le moment, encore impossible à supprimer ?

Si étrange qu'il paraisse, il semble qu'elle ait sa raison d'être dans l'hommage même qu'il fait à *Jésus* quand il lui décerne le titre de *Seigneur*. On pressent, en effet, déjà alors que ce titre est compris en un sens qui n'est pas le sien, du moins quand on l'applique à *Jésus*, comme le fait ici *Pierre*. Non que ce titre soit déplacé : on apprendra bientôt, au contraire, qu'il est tout à fait pertinent. Mais comme l'événement qu'introduit dans le temps de l'histoire l'usage de ce titre ne s'est pas encore produit, ce nom de *Seigneur* ne peut pas être entendu à *présent* : mais assurément il peut l'être et il le sera, mais *dans la suite*.

V

(8) *Pierre* lui dit : « Non, jamais tu ne me laveras les pieds ! » *Jésus* lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'as point de part avec moi. » (9) *Simon-Pierre* lui dit : « Seigneur, non seulement mes pieds, mais encore les mains et la tête. »

Pierre renchérit dans son refus, et celui-ci porte bien sur la capacité du temps - *jamais* ! - à tolérer la conduite qu'entend adopter *Jésus* : « Non, jamais tu ne me laveras les pieds ! » - Toutefois ce refus revient maintenant expressément à écarter un nettoyage qui porterait sur *les pieds*. Or, comme si *Jésus* avait perçu cette restriction, il affirme, non sans une certaine solennité, un peu à la façon dont peut être énoncée une règle générale, qu'il y va, purement et simplement, de « laver », sans considération du membre qui bénéficierait de l'opération ainsi accomplie. Il laisse ainsi entendre clairement qu'il s'agit d'atteindre et de transformer la personne de *Pierre*, en lui assurant de façon durable un compagnonnage avec *Jésus* lui-même.

Il s'agit donc non pas de l'assurance d'une association future, mais de la poursuite et du maintien d'un lien qui déjà est réalisé en acte. En effet, l'affirmation de *Jésus* est énoncée au présent, ce que bien des traductions ne permettent pas de percevoir, en proposant de lire « tu n'auras pas... » ou encore « tu ne peux pas avoir... » Or, pourtant, à s'en tenir à la lettre même du texte, on ne peut que traduire : *tu n'as point de part avec moi* !

Quoi qu'il en soit, *Simon-Pierre* est sensible à cette solidarité avec *Jésus*. Il y tient. Néanmoins il ne saisit pas encore dans toute sa portée la déclaration qu'il vient d'entendre. Aussi bien en rajoute-t-il, si l'on ose dire, sur l'aspect physique et corporel du « lavage » ici mentionné, sans être maintenant autrement gêné que le *Seigneur* puisse s'appliquer à de telles ablutions ! Pourquoi, pense-t-il, ne pas les étendre aux *mains* et à la *tête* ? Le lecteur ne manquera certainement pas de percevoir le comique qui s'attache à de tels propos. En tout cas, c'est le moment que saisit *Jésus* pour hausser véritablement le débat, comme s'il redoutait qu'il ne s'enlisât.

VI

(10) *Jésus* lui dit : « Celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver, mais il est pur tout entier. Vous aussi, vous êtes purs, mais non pas tous. » (11) Il connaissait en effet celui qui le livrait ; voilà pourquoi il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. »

Ce qu'il y a de matériel dans le fait de *se laver* s'efface presque devant la notion, plus culturelle, de bain et, surtout, devant le concept, plus expressément spirituel et moral, de pureté. Cependant, du même coup, bien loin qu'on entre dans l'abstraction, l'histoire elle-même et l'événement viennent en première ligne, sous les espèces d'une allusion claire à la trahison que le narrateur avait déjà mentionnée dès le début de ce récit, quand on apprenait que *déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, (fils) de Simon, le dessein de le livrer.*

Ainsi les notions de faute et d'intégrité font-elles leur entrée. Si énigmatique que reste encore la mention d'une pureté qui affecterait sans reste le corps *tout entier* de celui qui *s'est baigné* au point qu'il n'a pas besoin de se laver, *Jésus* affirme sans ambages que la communauté de ses interlocuteurs n'est pas intégralement formée de *purs* : « Vous n'êtes pas tous purs » En d'autres termes, *Jésus* ne déserte pas la durée d'un temps qui continue, avec son imperfection et son impureté, mais en affirmant que, dans ce temps lui-même, la pureté n'est pas un mirage mais une réalité à laquelle on peut atteindre.

Dans ces conditions, le moment ne serait-il pas venu, pour *Simon-Pierre* notamment et pour les autres aussi, d'entrer dans l'intelligence ultime de l'événement dont ils sont à la fois les spectateurs, les bénéficiaires et les acteurs ?

VII

(12) *Lors donc qu'il leur eut lavé les pieds et qu'il eut repris ses vêtements et se fut remis à table, il leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? »*

On revient à la situation initiale. Cependant, il appartient à ceux qui ont vécu l'événement d'entendre ce qui a changé dans leur intelligence et leur pratique de l'existence. Or, qui donc, sinon *Jésus*, qui a tout conduit, peut leur communiquer le sens, c'est-à-dire la direction dans laquelle ils peuvent désormais aller, dans laquelle, en tout cas, ils sont engagés ? C'est à quoi il va maintenant s'employer.

Il est remarquable que *Jésus* interroge les *siens*, ses *disciples*, pour leur demander s'ils ont assimilé, comme il le dit expressément, son action, *ce que je vous ai fait*. C'est bien, en effet, une action qui a été accomplie, une situation nouvelle qui a été produite. Mais que seraient et cette action et cette situation, si elles n'étaient pas comprises ? Cependant, leur intelligence, comme on va l'observer, ne se confond pas avec une formulation notionnelle : elle est de l'ordre de l'éthique, du comportement. Aussi sera-t-elle formulée non pas comme un énoncé qui constate mais comme un devoir à accomplir, qui s'impose par suite du nom même qu'on donne à *Jésus*, du titre qu'on lui décerne.

VIII

(13) Vous m'appellez, vous : Maître et Seigneur, et vous dites bien ; je le suis en effet. (14) Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres.

Non seulement *Jésus* s'attribue le titre de *Seigneur* que *Simon-Pierre* avait employé en s'adressant à lui mais encore il lui ajoute celui de *Maître*. Ainsi laisse-t-il entendre clairement qu'il ne se contente pas de dominer, voire de régner : encore entend-il enseigner, conduire comme quelqu'un qui connaît et peut instruire et transmettre par la parole un appel à une certaine façon d'exister.

Or, c'est ici qu'apparaît une déclaration surprenante. Alors qu'il vient de rappeler son pouvoir et son savoir souverains, *Jésus* mentionne le geste d'humble service qu'il vient d'accomplir. Mais, bien loin de réclamer, par exemple, que ce même geste soit accompli par ses *disciples* à son égard, comme en réponse, il exige d'eux, comme *Seigneur et Maître*, qu'ils le propagent latéralement, si l'on peut dire, parmi eux, entre eux. Il laisse ainsi entendre que cette conduite est leur manière commune, à tous les sens de ce terme, de continuer la sienne et donc de s'associer à lui.

On ne saurait davantage affirmer la transcendance absolue de la réciprocité. Il y a bien, en effet, une dépendance entière des *disciples* envers *Jésus*, tenu pour *Maître et Seigneur*. Cependant, cette dépendance ne peut s'exprimer que dans la pratique d'un certain comportement des uns à l'égard des autres. Elle n'a pas d'autre modalité d'existence que la mutualité dans le service.

IX

(15) Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que, comme moi je vous ai fait, vous fassiez vous aussi. (16) En vérité, en vérité je vous le dis : L'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. (17) Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites !

Sans laisser entendre ni non plus contester qu'il y aurait un autre ordre, plus excellent, que celui du « faire », c'est sur celui-ci que *Jésus*, insiste exclusivement. Bien plus, il maintient que le *seigneur* ne cesse pas d'être *plus grand* que l'*esclave* et *celui qui l'a envoyé* plus grand que l'*envoyé*.

Mais, semble-t-il, l'*esclave* et l'*envoyé* auraient oublié, méconnu ou, plutôt, trahi cette vérité fondamentale. Aussi bien le *Maître et Seigneur* vient-il rappeler lui-même, en personne, que cette vérité demeure. Or, pour lui rendre toute sa force, il ne doit pas faire comme si, simuler, ni même seulement enseigner, proclamer, mais laisser effectivement paraître publiquement par sa conduite que sa grandeur n'a rien de commun avec l'affirmation écrasante d'un quelconque privilège.

Ainsi, en définitive, est-ce du fond de la plus extrême humiliation de *Jésus*, le Fils, et aussi de ses *disciples*, que le *Père* témoigne de sa présence. Cependant, cette humiliation, si intime et réelle qu'elle soit, n'a rien d'une solitude désespérante, puisqu'elle est vécue dans la réciprocité d'une communion entre les *disciples* et, inséparablement, entre eux tous et le *Maître et Seigneur* : *Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres*. Bien loin d'inspirer la détresse ou la mélancolie, l'engagement dans une telle existence ne peut apporter que du bonheur. *Jésus* ajoute, en effet : *Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites*.

La direction du récit avait changé, semble-t-il, à partir du moment où *Jésus* répondit à *Pierre* : « *Si je ne te lave pas, tu n'as point de part avec moi*. » Cette déclaration révèle, en effet, l'enjeu de l'événement. Il vaut la peine de s'arrêter davantage sur cet enjeu.

Sans doute, comme on l'a suggéré déjà, faut-il d'abord comprendre que *Pierre*, au cas où *Jésus* ne le laverait pas, cesserait d'être en union avec lui. En effet, cette union, comme on l'a noté, préexiste à l'ablution proposée par *Jésus*. Mais ce qui est maintenant clairement marqué, c'est que celui-ci ne peut pas en assurer le maintien sans l'assentiment de *Pierre*. Que ce dernier s'y refuse, et l'union disparaîtrait ! Il s'agit donc plutôt de la ratifier ou de la confirmer que de l'instaurer, mais non sans l'accord des disciples eux-mêmes.

Or, de découvrir que l'union avec *Jésus* tient à la pratique d'un geste de subalterne accompli par celui-ci, qui ne cesse pourtant pas d'être *Maître et Seigneur*, voilà ce qui déconcerte, voire révolte *Pierre*. Si, néanmoins, il accepte, et non sans emphase, que *Jésus* le *lave*, nous ne savons quelle aura été sa réaction lorsqu'il apprend que ce même geste doit désormais se poursuivre sous les espèces d'un service réciproque entre ceux qui reconnaissent la souveraineté de *Jésus*... Or, telle est bien la pointe du récit ou, en tout cas, la déclaration dernière sur laquelle il s'achève, et avec quelle solennité !

En effet, ce récit raconte comment *Jésus* *aima jusqu'à la fin*. Or, on l'a compris, cette *fin*, qui est un dernier geste, est aussi un comble, un sommet, mais sa sublimité ne sépare pas cet amour des conditions les plus constantes, le plus permanentes, de notre existence. Allons même plus loin encore, et reconnaissons que l'extrême de l'amour s'unit, pour reprendre ce même terme, à ce qui est le plus commun, mais pourvu qu'on donne à ce dernier qualificatif sa plus forte signification.

Qui dit : commun, dit souvent aussi ordinaire, fréquent, habituel, courant, voire trivial, et, de ce fait, un tel adjectif n'est pas éloigné de priver de tout éclat exceptionnel la conduite qu'il qualifie. Mais qui dit : commun, emploie aussi cet adjectif pour laisser entendre que cette conduite ne se produit pas dans la solitude, qu'elle a pour sujet non pas un individu isolé mais, si étrange qu'il paraisse, une rencontre, quelque chose comme une union entre deux ou plusieurs qui déjà s'entretiennent et qui, de s'aimer, rendent leur entretien plus intense encore.

Qu'une telle pensée soit difficile à conceptualiser, on en conviendra bien volontiers. Il reste que la lecture du passage que nous venons de faire nous invite à l'adopter, comme une pensée que nous n'avons jamais vraiment déjà comprise, comme s'il nous fallait sans cesse la comprendre à frais nouveaux...en la pratiquant. D'où la question adressée par *Jésus* aux siens : *Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?*

En somme, il ne s'agit pas de méconnaître la maîtrise et la seigneurie de *Jésus* mais, bien plutôt, d'adopter une conduite qui s'en inspire et l'actualise. Alors on comprend que cette conduite, quand elle devient nôtre, continue et réinvente fidèlement sans cesse à nouveau, mais entre nous et entre nous et lui, indissolublement, une situation dont il n'a donné qu'un *exemple*. Alors, dans la pratique d'une réciprocité ou, comme on voudra, d'une mutualité ancillaire, nous exerçons effectivement sa souveraineté inaliénable.

Aussi bien, à la réflexion, la déclaration finale de *Jésus* n'apparaît-elle pas dépourvue d'une singulière et profonde ironie. Nous y lisons, en effet, un rappel de notre grandeur et de notre bonheur sous les espèces d'un appel à l'échange dans le service : *En vérité, en vérité je vous le dis : L'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites.*

Guy LAFON

Clamart, le 22 novembre 2012